



HAL
open science

Les métaphores dans le domaine du dire au sein de la narration romanesque latine

Joseph Dalbera

► **To cite this version:**

Joseph Dalbera. Les métaphores dans le domaine du dire au sein de la narration romanesque latine. Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina), 2024, REVUE-CENTRE-ERNOUT-25- METAPHORE, COMPARAISON et METONYMIE + VARIA, 25. hal-04826369

HAL Id: hal-04826369

<https://hal.science/hal-04826369v1>

Submitted on 9 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Hircuosus deus [...] sic permulcet uerbis lenientibus 'Puella scitula...'
(Apul. *Met.* 5,25)

Les métaphores dans le domaine du dire au sein de la narration romanesque latine

Joseph DALBERA
Université de Corse –
UMR LISA 6240 - CNRS
dalbera_j@univcorse.fr

RÉSUMÉ

Les œuvres romanesques latines recèlent un grand nombre de lexèmes verbaux employés pour désigner ou introduire la parole.

Parallèlement aux formes les plus usuelles, qui renvoient de façon univoque à la parole nue, les romanciers ont recours à certains verbes qu'ils empruntent à des champs sémantiques souvent éloignés, voire tout à fait étrangers au domaine du dire : leur emploi comme *uerba dicendi* relève d'un glissement de sens et constitue une métaphore encore vive et toujours perceptible pour le lecteur latin.

Cette étude vise à explorer ce champ lexico-sémantique de la parole dans le corpus romanesque, afin d'identifier quelles sont les métaphores qui travaillent ce lexique, et de permettre ainsi de mieux cerner l'image que les Latins se font de l'activité langagière.

S'il s'avère que les matrices métaphoriques à l'œuvre dans ce domaine sont diverses, la majorité des emplois renvoie à une vision pragmatique que les écrivains se font du langage : la parole est envisagée comme un acte de langage, et son introduction par les métaphores employées en souligne la force illocutoire.

Mots-clés : verbes de 'Dire', sémantique, métaphore, latin, Pétrone, Apulée.

ABSTRACT

Latin novels contain a large number of verbal lexemes used to designate or introduce speech.

Alongside the most common forms, which unambiguously refer to saying, novelists use certain verbs that they borrow from semantic



fields that are often far removed from, or even entirely unrelated, to the domain of speaking: their use as *uerba dicendi* involves a shift in meaning and constitutes a metaphor that is still vivid and still perceptible to the Latin reader.

The aim of this study is to explore this lexical-semantic field of saying in the novel corpus, in order to identify the metaphors that are used in this lexicon, and thus to gain a better understanding how the Latins conceptualized the activity of speaking.

While the metaphorical matrices at work in this field are diverse, the majority of uses essentially reflect the writers' pragmatic view of language: speech is seen as an act of language, and its introduction through the metaphors used underlines its illocutionary force.

Key words : verbs of telling, semantics, metaphor, Latin, Petronius, Apuleius.

INTRODUCTION

Le récit romanesque latin constitue à l'évidence un corpus privilégié pour l'étude de la parole rapportée et de son introduction. Pétrone et Apulée emploient très majoritairement dans leur roman quelques lexèmes verbaux parmi les mieux attestés pour désigner ou insérer l'action de dire : *ait, dicit, inquit...*, des verbes qui disent la parole « nue », sans connotation particulière. Certes, il est bien connu que la plupart des *uerba dicendi* relèvent d'une métaphore originelle : étymologiquement *dire* c'est *montrer* (*dicere* procède de la racine **deik-*) comme l'a établi E. Benveniste dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*. Mais cette métaphore n'existe plus qu'en diachronie : en synchronie, *dicere* véhicule de façon exclusive la valeur sémantique de « dire », le sens de « montrer » constituant seulement l'étymologie du mot, telle que la donnent les dictionnaires spécialisés, en aucun cas une métaphore encore perceptible pour les locuteurs latins.

En revanche, parallèlement à ces verbes dont le sens est univoque, les romans latins recèlent nombre de termes empruntés à d'autres champs sémantiques, et auxquels ils continuent de renvoyer simultanément. C'est précisément à ces termes et aux expressions qu'ils construisent que l'on s'intéressera dans cette contribution, dès lors qu'ils désignent ou introduisent la parole, alors qu'ils relèvent d'un glissement de sens, d'une métaphore encore vive, et toujours perceptible pour le lecteur latin.

Ainsi, notre étude visera à explorer le champ lexico-sémantique du dire dans le corpus romanesque, afin d'identifier sur quelle(s) base(s) sémantique(s) il se construit, et quelles métaphores travaillent ce lexique : c'est là une démarche qui nous permettra de mieux cerner l'image que les Latins se font de l'activité langagière, mais qui devrait

également nous amener à interroger, en retour, la notion même de métaphore.

1. CONSTITUTION DU CORPUS ET METHODE D'ANALYSE

Au cours de travaux récents sur le roman¹, on a pu relever un nombre conséquent de termes relatifs au dire : 143 lexèmes et locutions verbales au total, dans une démarche qui a été menée dans deux sens. En procédant à la lecture d'un index² d'abord, susceptible d'identifier des verbes connus relevant du champ lexico-sémantique de la parole : *inquo, dico, aio, etc.* Puis, inversement, lors d'une lecture cursive des textes, l'on a cherché à pointer, au cas par cas, les locutions verbales qui disent et/ou introduisent effectivement la parole, notamment sous la forme de Discours Direct (DD)³. Cette seconde démarche s'est avérée cruciale car elle a permis d'identifier les lexèmes que l'on n'attendait pas dans ce domaine, parce que leur valeur sémantique première semble étrangère à l'activité langagière (ou en tout cas éloignée), et qu'ils ne renvoient qu'occasionnellement, voire exceptionnellement à cette sphère du dire.

Aussi, ce corpus d'emplois métaphoriques est-il constitué de termes qui introduisent effectivement la parole, dès lors qu'ils sont employés dans les œuvres avec au moins un sens distinct (une démarche de vérification est souvent nécessaire, qui permet d'identifier si, dans ce même corpus, le verbe concerné apparaît simultanément, chargé d'autres valeurs sémantiques).

Or, il s'avère que chercher la métaphore au sein d'un tel lexique renvoie rapidement à la pragmatique et à la théorie des actes de langage : les romans présentent nombre de verbes ou locutions verbales qui envisagent la parole comme une action que l'on accomplit et les expressions sont si nombreuses qu'il existe plusieurs nuances, plusieurs façons d'envisager ce « faire verbalement ».

2. QUAND DIRE, C'EST FAIRE

A un premier degré, *dire* quelque chose c'est *faire* quelque chose : le verbe **facio** est d'ailleurs employé, qui régit un complément (un

¹ Cf. J. DALBERA (2020 a).

² Cf. J. DALBERA (2020 b et 2024).

³ On a relevé 661 de occurrences DD dans l'ensemble du corpus romanesque.



substantif de dire). Le corpus offre l'exemple de locutions verbales introduisant chaque fois un discours direct, comme cette « annonce » que le brigand accomplit devant une assemblée : *collegio suo nuntium fecit* (Apul. 7,1), ou ce « vœu » adressé par le personnage à la déesse : *uotum feci* (Petr. 85,5). Il n'y a là rien de surprenant : *parler* c'est en latin *faire des mots*, de façon banale, comme l'indiquent les innombrables attestations, hors corpus, de l'expression *uerba fecit*.

Toutefois, l'on ne parlera pas de métaphore pour ces premiers exemples, car l'éventail sémantique de *facere* est extrêmement large et se prête à de tels emplois sans glissement sémantique : le sens ne paraît pas attaché en priorité à tel ou tel domaine notionnel et l'on ne sent pas de transfert (de métaphore) d'un domaine à l'autre, pas même du concret vers l'abstrait. En fait, plus le champ sémantique du lexème est vaste, moins l'emploi métaphorique est évident, et inversement. Aussi, ne parlera-t-on de métaphore que lorsque l'on perçoit en synchronie le glissement d'un sens premier, encore ressenti comme principal, originel, vers une valeur d'emploi plus originale.

En revanche, les romanciers ont recours à d'autres verbes d'action, plus spécifiques, et dont le champ sémantique est plus restreint : les valeurs d'emploi sont alors étroitement liées au domaine du concret, comme celui de la confection ou de la construction. Ainsi, *dire* c'est *faire*, et c'est d'ailleurs *faire des choses diverses*.

2.1. Quand dire, c'est « confectionner, façonner, apprêter » un propos : *confingo, construo, concinno*

Empruntés au domaine technique, ces verbes introduisent une parole qu'ils donnent à voir comme un matériau que l'on travaille.

C'est le cas de *confingo*, dérivé de *tingo*, qui signifie « façonner dans l'argile, modeler, sculpter » puis « imaginer, feindre, inventer ». Appliqué au langage *confingo* ne dit pas forcément la verbalisation, mais désigne la conception intellectuelle d'un propos inventé, et par là mensonger, que le locuteur « façonne »⁴, comme le montrent ces exemples, empruntés à Apulée :

Apul., 5, 16: *Nil aliud repperies, mi soror, quam uel mendacia istam pessimam feminam confingere...*

« Tu ne trouveras rien d'autre, ma sœur, que cette vaurienne invente des mensonges ... »⁵

⁴ On note que le terme est à l'origine du français *fiction*, dont la valeur de « fait imaginé par rapport à la réalité » est restée centrale.

⁵ Sauf indication contraire, les traductions présentées dans cet article sont personnelles.



Apul., 8, 28 : *Infit uaticinatione clamosa **conficto mendacio** semet ipsum incessere atque criminari, quasi contra fas sanctae religionis dissignasset aliquid...*

« Il vocifère des prophéties d'une voix criarde, et **inventant un mensonge** il s'attaque lui-même et s'accuse d'une faute contre sa sainte religion... »

Le verbe peut également introduire un Discours Indirect, représenté par une proposition infinitive :

Apul., 5, 8 : *Psyche [...] **confingit esse iuuenem quendam** et speciosum, commodum lanoso barbitio genas inumbrantem...*

« Psyché [...] **invente que c'était un jeune homme** ravissant aux joues juste ombragées d'un duvet de barbe... »

Confingit pointe ainsi à la fois l'opération mentale (« façonner un discours, le modeler, l'inventer...) en même temps qu'il introduit la verbalisation de ce raisonnement, comme le suggère la minutie apportée à la description de la barbe, qui évoque clairement les propos que la locutrice fait entendre. Il y a sans doute dans cet emploi le sentiment encore perceptible d'un transfert métaphorique, du propre au figuré, parce que la forme simple du verbe, *fingo*, reste sans doute présente dans l'esprit des locuteurs latins. Mais en réalité, tous les emplois de *confingo* dans le roman ont abandonné ces valeurs concrètes, et concernent exclusivement ce champ de la pensée ou de la parole.

Aussi, d'autres emplois sont-ils plus frappants : ceux des verbes dont le champ sémantique est attaché à un domaine plus restreint, un domaine technique, concret, bien établi : c'est le cas de **construo**, qui entre dans certaines locutions. Le verbe signifie « entasser par couche, ranger, empiler, bâtir, construire ... ». Un sens concret, donc, et les dictionnaires de Gaffiot comme celui Ernout-Meillet ne signalent d'ailleurs pas de sens abstrait de *-struo-*. Or, Apulée intègre ce verbe dans une locution, qu'il applique métaphoriquement au dire lui-même, dans un emploi qui l'assimile à de la matière :

Apul. 8, 23 : *Tunc praeco ... **ridiculos construebat iocos** quem ad finem cantherium istum ueniri frustra subiciemus et uetulum et extritis unguibus debilem et dolore deformem et in hebeti pigrizia ferocem ...*

« Alors, le crieur ... **échafaudait des plaisanteries stupides** : 'jusqu'à quand exposerons-nous à la vente cette vieille bourrique châtrée, ce débile, ce traîne sabots, perclus de rhumatismes, déformé, féroce, paresseux.....' »

L'expression est évidemment difficile à traduire parce qu'il n'existe pas de recoupement sémantique exact dans l'emploi des verbes, entre le latin et le français : la locution verbale a le sens de « préparer, construire », mais aussi celui d'« empiler, d'accumuler » les plaisanteries, qui sont ici égrainées dans un DD que la narration fait



entendre dans le détail, comme l'évoque le pluriel qui désigne la série des propos ; l'expression *ridiculos construebat iocos* fait ainsi pleinement fonction de locution introductrice des paroles rapportées⁶.

Cet emploi de *construo* est d'ailleurs original au sein même de ce corpus, puisque sur les quatre occurrences (toutes chez Apulée), elle est la seule à introduire un DD : une autre occurrence dénote une activité langagière, un peu comme *confingo*, le fait d'« échafauder des scénarios frauduleux » *scaenas fraudulentas ... construebat* (9, 15), tandis que deux autres concernent le domaine du concret, comme le fait d'assembler des fleurs, pour confectionner une couronne (*corona ... constructa* 11, 4).

Enfin, Apulée emploie le verbe **concinno**, un terme technique ancien, selon Ernout-Meillet, de sens concret, qui signifie « ajuster, assembler, préparer, produire, disposer artistement » et dont le sens varie avec l'objet qu'il régit. Gaffiot signale que le lexème s'emploie également au sens figuré de « composer soigneusement son style », attestant ainsi un emploi langagier du terme.

De fait, sur ses neuf occurrences dans le corpus, deux concernent la pensée et désignent, à la façon de *confingo*, le fait d'imaginer un mensonge » – qui ne sera pas verbalisé : *concinnato mendacio* (Apul. 5,27) « après avoir concocté son mensonge » et *fraulentas ambages in meum concinnavit* (Apul. 8, 12) « il a minutieusement préparé contre moi ses tromperies », dans un emploi métaphorique, si l'on considère que l'on passe bien d'un sens technique du verbe à un emploi abstrait. Tandis qu'un emploi unique atteste de la possibilité pour le verbe d'introduire un Discours Direct : *querelas eius modi concinnat uidetis istum pigrum...* (Apul. Met. 7, 20-21) « il apprête des griefs de ce genre : 'Voyez-vous ce paresseux...' », où, « les griefs », « les plaintes » (*querelas*) sont verbalisés au DD. Le glissement sémantique de tels emplois est évident, notamment à la lumière des autres valeurs du terme dans le corpus, puisque sur les neuf occurrences, six relèvent exclusivement de la sphère concrète (une chez Pétrone, cinq chez Apulée), dans des emplois qui dénotent une préparation impliquant un soin ou une attention particulière : des « mèches méticuleusement disposées sur son front » (*Concinnabat uultum crinibus spoliatum* Petr., 113, 5), ou encore, à plusieurs reprises, de préparations culinaires que l'on élabore ou que l'on dresse. Une répétition qui ne relève sans doute pas d'un hasard, mais constitue une indication sur le transfert métaphorique : *concinnare* se dit d'un discours que l'on apprête avec autant de soin qu'un met de choix :

⁶ Il n'y a pas d'incise de *verbum dicendi* dans le DD (*inquit*, ou *ait*) qui viendrait confirmer au lecteur, après une première expression introductrice, qu'il est bien entré dans un Discours Direct, comme c'est très fréquemment le cas sous la plume d'Apulée. Cf. J. DALBERA (2024).

Apul., 7,11 *Verrit, sternit, coquit, tucceta **concinnat**, adponit scitule...*
 « Il balaie le sol, met le couvert, cuisine, **assortit** les viandes, dispose élégamment la table... »

Apul., 10,13 *At illorum alter pistor dulciarius ... panes et mellita **concinnabat** edulia...*
 « L'un d'eux, pâtissier ... **concoctait** des petits pains et des gateaux de miel ... »

D'autres locutions verbales semblent relever de matrices métaphoriques un peu différentes.

2.2. Quand dire, c'est « assembler, enfiler, mettre bout à bout » ses propos : *sero*, *consero*, *dissero*

Cette métaphore est bien connue, y compris des Anciens. Le corpus emploie à plusieurs reprises un lexème verbal, *sero*, et deux de ses dérivés, *dissero* et *consero*. Leur valeur sémantique est proche, mais tous trois ne se prêtent pas forcément aux mêmes emplois : tous ne relèvent pas de la métaphore.

Concernant *sero*, Ernout-Meillet donnent le sens de « tresser, attacher, lier ensemble » et rapproche le verbe de *series* « enfilade », de *serta*, *orum* qui désigne « guirlande, tresse ». Le dictionnaire rappelle que le terme est à l'origine de *sermo*, que les anciens rattachent à *sero*, *series*, et qu'il n'y a pas de raison de douter de ce rapprochement.

L'origine métaphorique est donc évidente : *sermo* (« le discours ») est une « série », une « guirlande » de mots que l'on aligne comme des perles, comme l'indiquent les emplois de *dissero* « enchaîner à la file des idées, dissenter, raisonner ». Le dérivé n'a d'ailleurs pas d'autre sens que logique ou verbal, comme l'attestent nombre d'occurrences du corpus, à tel point qu'il ne s'agit sans doute plus d'un transfert de sens, en synchronie : *dissero* signifie « soutenir que, exposer que ». Et si la métaphore est encore sensible, c'est par le lien avec la forme simple *sero*, car pour *dissero*, la métaphore est ancienne et relève de la seule diachronie.

En revanche, *sero* et *consero* sont employés dans des sens à la fois concrets et abstraits (relevant de la sphère du dire) : « entrelacer, tresser, joindre enchaîner, attacher... ». Les deux valeurs d'emplois sont encore très vives, permettant des glissements de sens entre le matériel et le verbal. *Sero* s'emploie, avec un sens concret, pour désigner des fleurs tressées dont on fait des couronnes, des guirlandes : *floribus sertis et solutis adprecantur* (Apul., 4,29) « ils l'implorèrent avec des couronnes de fleurs et des fleurs coupées » ; *rosaserta et rosa soluta in sinu tuberante* (Apul., 2,16) « une couronne de rose, une rose coupée gonflant son corsage », *iaculis floris serti et soluti* (Apul., 10,32) « par des jets de fleurs enlacées et dénouées... ».



Tandis que le verbe apparaît dans le champ notionnel de la voix (pas encore de la parole, mais de la voix) et du son : *conserta uox aures eius affertur* (Apul., 5,3) « des voix assemblées parvinrent à ses oreilles » ; *clamore conserto ... me turbulentant* (Apul., 9,11) « unissant leurs cris, ils m'attaquent ».

Le verbe introduit enfin la parole dans le cadre d'une expression (*serit uerba*) entraînant un Discours Direct :

Apul., 6, 7 : *tunc ouans ilico comitante etiam Mercurio Venus caelo demeat eique sollicite **serit uerba** 'frater Arcadi scis nempe sororem tuam Venerem ... nil unquam fecisse'.*

« Alors Vénus, criant de joie, descend immédiatement du ciel avec Mercure qui l'accompagne, et minutieusement, elle **enchaîne ces propos** : 'Mon frère d'Arcadie, tu sais, n'est-ce pas, que ... ta sœur Vénus n'a jamais rien su faire...' »

Mais le plus bel exemple figure sans doute au sein du fameux prologue des *Métamorphoses*, avec l'emploi de *consero*, qui ouvre le roman d'Apulée dans cette phrase programmatique :

Apul., 1, 1 : *At ego tibi sermone isto Milesio **uarias fabulas conseram** aures que tuas beniuolas lepido susurro permulceam...*

« Eh bien moi, dans cette conversation milésienne, **je vais entrelacer pour toi des fables variées** et caresser ton oreille bienveillante d'un agréable murmure ... »

Consero régit son complément d'objet, *uarias fabulas* : ce ne sont pas seulement des mots qui seront assemblés, annonce le prologue, mais des fables (*fabulas*), des récits qui s'enchaînent, selon la tradition(littéraire) milésienne, ici désignée par le terme de *sermone* donc, dont le sens étymologie se voit ainsi pleinement réactualisé par le contexte.

2.3. Quand dire c'est « durcir, affermir, tendre » son discours : ***a(d)seuero, a(d)firmo, contendo***

L'emploi de ces verbes ne pointe plus seulement la construction du discours ou le soin que l'on y porte, mais la modalité que l'on donne à sa parole. Le corpus présente plusieurs occurrences du verbe ***asseuero***, qui se rattache à l'adjectif *seuerus, a, um* « dur, grave, austère » dont le dictionnaire Ernout-Meillet précise que le sens ancien est peut-être « inflexible » ; le verbe signifie « parler sérieusement, affirmer, assurer » selon Gaffiot, un sens parfaitement attesté chez Apulée pour désigner une simple activité langagière, sans objet exprimé, mais aussi dans des emplois transitif, à la borne terminale d'un discours direct : *haec identidem adseuerans...* (Apul., 3, 24) « tandis qu'elle affirme cela... » ; *sic adseuerans* (Apul., 7, 25) « en m'assurant de cela », ou dans l'introduction d'un Discours Indirect :



adseuerat parui se pendere tot mediatorum praesentiam (Apul., 9, 36) « il affirme qu'il se moquait bien de la présence de tant de médiateurs ». Des occurrences qui attestent de l'emploi régulier du terme comme *uerbum dicendi*, tandis que l'on note, simultanément, que le lexème figure dans deux emplois non langagiers, concrets, deux formules similaires : *Photis ... uultuosam frontem rugis insurgentibus adseuerabat* (Apul., 3, 13) « Photis ... rembrunissait son front de rides soucieuses » ; *at ille ... uultu tamen gaudium tegit et frontem adseuerat...* (Apul., 8, 6) « Mais l'autre ... masque sa joie et montre un front sévère... ».

À vrai dire, ces deux exemples s'inscrivent néanmoins (un peu) dans la modalité du discours, puisque l'expression constitue une sorte de didascalie gestuelle, qui accompagne le propos du personnage. Quoi qu'il en soit, tous deux relèvent d'un emploi concret, bien moins attesté donc que les occurrences langagières. À tel point que l'on peut se demander si l'emploi langagier est bien métaphorique ou si ce n'est pas, à l'inverse, du langagier au non langagier que se fait le glissement (*frontem adseuerat* serait métaphorique : on « rend son front sévère » comme on « affirme son propos »). Le verbe suivant pose d'ailleurs la même question.

Affirmo est un dérivé de *firmitas* « affermir, fortifier, affirmer, confirmer » (sur *firmitas, a, um*), qui signifie « confirmer, consolider une idée, un jugement, affirmer, donner comme sûr et certain ». Parfaitement attesté pour dénoter la parole, *affirmo* se trouve en général employé au sujet d'une opinion, d'un sentiment, qui se voit développé au discours indirect que le verbe introduit : *Nescio quid taetrum exsibilauit quod postea Graecum esse affirmabat* (Petr., 64, 5) « Il siffla je ne sais quoi d'horrible, qu'il affirmait ensuite être du grec ». Les attestations sont si nombreuses, les emplois si courants, que l'on peut penser que s'il y a métaphore, elle n'est plus qu'un vague souvenir, dont les locuteurs n'ont plus forcément conscience.

Or, à deux reprises dans son roman, Apulée emploie le verbe pour référer à des domaines sans aucun lien avec le langage.

À un premier niveau, on trouve cette occurrence, lors de la prière de Lucius à la Déesse : *fortunam conlapsam affirma* (Apul., 11, 2) « affermis ma fortune effondrée », dans une expression qui concerne, au mieux, le domaine de l'abstrait. Mais l'autre occurrence est plus frappante ! Relevant du concret, elle évoque un emploi technique : la pratique artisanale de la tannerie. Le verbe est employé avec le sens de « durcir » du cuir : *corium affirmatum cineris inspersu* (Apul. 7, 22) « cuir durci en le saupoudrant de cendres ». Le caractère concret est parfaitement souligné par le recours à l'ablatif (*cinere*) et l'indication instrumentale sur la façon de procéder, dans cette attestation bien éloignée du domaine langagier.

Ces emplois partageant le sème de « rendre dur », l'idée même d'une homonymie est exclue. On peut toujours considérer que la



métaphore est inverse (du *verbum dicendi* vers un *verbum faciendi*), mais voit mal comment l'on passerait d'un discours, fût-il marqué par la fermeté, à ce « cuir durci », « affermi », au sens concret : les matrices métaphoriques fabriquent des métaphores dans la même direction et l'ensemble des occurrences traitées indique clairement que le glissement se fait bien du concret vers le verbal.

Il est évidemment bien plus cohérent de penser que ce transfert de sens remonte à un stade ancien, dont il ne reste, en synchronie, que quelques traces, d'autant que l'on connaît la veine volontiers archaïsante d'un Apulée, qui aime à exhumer de tels emplois.

De façon un peu différente, Apulée emploie à seize reprises le verbe **contendo**, dont la polysémie a minutieusement été décrite dans un article récent⁷. Construit sur le radical **tend-* « (se) tendre », le verbe, qui signifie, selon les contextes et les constructions syntaxiques, « tendre avec force, marcher vers, se mesurer à, lutter » a également investi le champ de la parole.

Apulée l'emploie avec des sens variés, le plus souvent pour désigner un mouvement (« se tendre vers » prenant la valeur de « gagner un lieu »⁸) : *recta monimentum mariti contendit* (Apul., 8, 13) « il s'en fut droit au tombeau de son mari », mais aussi pour désigner un effort, une lutte qu'engage le sujet pour agir sur quelqu'un. Ainsi lorsque la jeune fille s'efforce de diriger Lucius changé en âne : *quid meis pedibus facere contendis* ? (Apul. 6, 29) « Que cherches-tu à faire de mes pattes ? » (*id est* : Où t'efforces-tu de les diriger), ou que Byrrhène insiste lourdement pour inviter Lucius : *contendit apud eam cenulae interessem* (Apul. 2, 18) « Byrrhène voulut à toute force que je dîne chez elle », dans une formulation qui suggère la parole sans pour autant la désigner.

En revanche, le verbe introduit explicitement un discours indirect, à trois reprises, dans des emplois qui conservent cette idée de lutte et ne dénotent donc pas seulement le dire, mais le fait de dire avec force : *addictam uictoriam forti praesagio contendebant* (Apul., 9, 8) « [les prêtres] affirmaient que la victoire était garantie par ce présage encourageant ». L. Gavoille rappelle que cette valeur *dicendi* du verbe est attestée (au moins) depuis Cicéron, et souligne dans les exemples de l'orateur « le lien étroit entre 'lutter', 'se battre contre dans un procès devant un juge' d'une part, et 'affirmer', 'demander' ou 'réclamer' d'autre part »⁹ ; notre exemple témoigne bien de ce lien, de ce glissement sémantique, où le verbe dit toute la force que les locuteurs donnent à leur propos pour convaincre leur auditoire, afin de pouvoir monnayer leurs oracles.

⁷ Cf. L. GAVOILLE (2015).

⁸ L. GAVOILLE (2015 : 11).

⁹ L. GAVOILLE (2015 : 13).



L'expression de cette tension, de cet affrontement métaphorique, est sans doute plus probante encore dans l'exemple suivant, qui met en scène une controverse entre un jardinier et des soldats :

Apul., 9, 41 : *nec ille tantillum conterritus ... fidem quicquam de nobis fatetur ac diebus plusculis nec uidisse quidem illum hortulanum **contendit**. Contra commilitones ibi nec uspiam illum delitiscere adiurantes genium principis **contendebant**.*

« Lui, sans se laisser intimider ... n'avoue rien de ce qui nous concerne et **soutient** que depuis plusieurs jours il n'a pas même aperçu le maraîcher. De leur côté, jurant par le génie du prince, les soldats **soutenaient** que c'était là et nulle part ailleurs qu'il s'était caché. »

Il est frappant de voir ici que le même verbe introduit de façon symétrique le discours des deux partis : *ille... contendit. Contra commilitones ... contendebant*, dans un contexte de tension, où chaque parti confronte ses arguments : il ne s'agit pas seulement de dire mais de contredire l'autre, d'affirmer avec suffisamment de force son propos pour l'emporter sur l'adversaire. Le verbe relève ainsi d'un glissement sémantique, de « lutter » à « affirmer », qui se comprend, souligne L. Gavaille, lorsque l'on se reporte au « schéma de la *contentio* »¹⁰.

2.4. Quand dire, c'est « verser, déverser, répandre des mots » : *fundo (effundo/defundo), erumpo*

Avec l'emploi de ces lexèmes verbaux, le discours est présenté comme un objet qui coule, qui se répand, ou qui fuse.

C'est le cas, fréquemment, pour *fundo* et ses dérivés (*effundo* et *defundo*) qui signifie « verser, répandre » et dont Ernout-Meillet précise qu'il se dit des liquides et spécialement d'un métal en fusion (« fondre », au sens technique) et qu'il s'est appliqué par analogie à toute espèce d'objets, matériel ou non, avec des emplois également attestés pour le langage.

Jean-François Thomas en a d'ailleurs signalé quelques beaux exemples dans son étude sur le discours dans l'*Énéide* (*fundo – effundo*) : « *Fundere* se dit d'abord d'un flot de paroles, avec la nuance complémentaire que cette masse noie la vérité dans une illusion trompeuse pour introduire des propos fallacieux », ou s'emploie lorsque le « jaillissement des propos est le résultat d'une forte émotion »¹¹.

La métaphore est bien celle-là, et les nuances sémantiques varient en fonction des nombreuses occurrences en contexte du corpus romanesque. Voici quels en sont les emplois dans les romans :

¹⁰ Idem.

¹¹ J.F. THOMAS (2015 : 11-12).



effundo

Pétrone 23
 introduit ou clôt un DD : 4
 activité langagière : 2
 non langagier : 17

Apulée 10
 non langagier : 10

fundo

Pétrone 5
 non langagiers : 3
 discutable (chant d'oiseau): 1
 clôt un DD : 1

Apulée 2
 activité lang. : 1
 non langagier : 1

defundo

Pétrone 2
 introduit un DD : 1
 activité langagière : 1

Apulée 0

Ce relevé montre que c'est *effundo* qui compte le plus d'occurrences : 33 en tout (23 pour Pétrone – 10 chez Apulée), dont 27 emplois ne concernent pas le langage. Et si l'on dénombre moins d'occurrences de *fundo* (7) et de *defundo* (2), tous trois connaissent en fait des valeurs d'emploi équivalentes.

Il faut noter que les trois lexèmes ont une prédilection pour les passages versifiés, ce qui nous dit quelque chose du registre, soit que le verbe introduit ou clôt un discours direct versifié, soit qu'il apparaît lui-même à l'intérieur d'une poésie : on y relève trois emplois de *fundo* sur cinq chez Pétrone – alors que les passages versifiés y sont très minoritaires.

Il est clair que la majorité des valeurs ne concernent pas le langage : les verbes sont employés lorsqu'il s'agit de répandre des choses très différentes, concrètes : du vin : *Trimalchio uinum ... iussit effundi* (Petr., 74, 1), du sang : *meum sanguinem fudit* (Apul. 8, 12), des fèves : *partem leguminis ... effudit* (Petr., 136,7) ou des soldats : *Danai ... effundunt uiros* (Petr., 89, 57) etc. Et, parmi ces nombreuses occurrences, beaucoup désignent une expression humaine. Il ne s'agit pas de langage à proprement parler, mais de la manifestation d'une émotion qui fuse, qui échappe au corps. Ce sont des larmes : *lacrimas effudit* (Petr., 105,11), des rires : *risum effudit* (Petr., 58,1), des rires aux éclats : *licentiosos cachinnos effunditur* (Apul., 2,20), des cris : *stridorem ... effunderet* (Apul., 1,13), et jusqu'au dernier souffle qu'exhale le mourant : *spiritum effuderis* (Petr., 111,11), *effundit spiritum* (Apul. 10,28).



Il y a là une large palette d'emplois pour ces expressions, qui disent le langage corporel et le caractère irréprensible d'une émotion qui submerge, éclairant par là le sens à donner aux emplois langagiers, tels qu'ils sont représentés dans le corpus romanesque. Ces textes ne présentent pas d'occurrences connotant la dimension de langage fallacieux évoqué dans Virgile. En revanche, *effundo* est employé lorsque l'émotion submerge le locuteur ; c'est le cas pour ce rire que l'on a cherché de retenir en vain : *risum iamdiu compressum etiam indecenter effudit* (Petr., 58, 1), comme pour ce discours qui semble échapper au locuteur sous le coup de la colère, dans cette occurrence où le lexème clôt un passage au Discours Direct : *haec ut iratus effudi* (Petr., 132, 11). Le verbe introduit également des passages poétiques, suggérant que l'inspiration s'impose d'elle-même au locuteur, comme dans les passages suivants, qui clôturent des pièces versifiées :

Petr., 109, 1 : *haec ut turbato clamore mulier **effudit** haesit paulisper acies...*

« Après que sa femme **eut déversé** cette tirade d'une voix pathétique, la bataille s'arrêta pour un temps ... ».

Petr., 124, 2 : *cum haec Eumolpos ingenti uolubilitate uerborum **effudisset** tandem Crotona intrauimus.*

« Quand Eumolpe **eut déversé** cette tirade avec une immense volubilité, nous entrâmes enfin à Crotona. »

On aura remarqué que se voit soulignée dans les deux cas l'émotion à l'origine de cet épanchement, de ce flux verbal : *iratus ; turbato clamore ; ingenti uolubilitate*.

Les occurrences de ce type (versifié) sont nombreuses et l'on présentera seulement la suivante, peut-être la plus parlante, parce que la motivation métaphorique (le flux de ses paroles qui jaillissent) est explicitement soulignée par l'emploi de la comparaison : *sic flumine largo...*

Petr. 5, 22 : ... *sic flumine largo
plenus Pierio **defundes** pectore uerba.*

« Ainsi abondamment abreuvé à ces larges fleuves
Tu laisseras jaillir de ton cœur des paroles dignes des muses »

Si l'emploi métaphorique de ces verbes est largement développé dans le roman, il est par ailleurs parfaitement connu et attesté.

En revanche, le corpus présente un emploi bien plus surprenant, et qui relève pourtant d'un champ sémantique similaire. Il s'agit du verbe **erumpo**, (dérivé de *rumpo* « briser avec force, rompre »), et qui signifie « pousser dehors... éclater, faire irruption », avec l'idée accessoire d'arrachement, d'éclatement. On en trouve de nombreux

emplois, hors corpus romanesque¹², notamment chez les historiens, notamment dans le vocabulaire militaire, lorsqu'il s'agit de désigner une percée qu'une armée effectue au travers de l'ennemi, avec les dégâts matériels et humains que cela entraîne. Pétrone en fait l'usage suivant, au sein d'un passage versifié, dans une mise en scène allégorique (et spectaculaire !) de la Discorde, qui vient exhorter les hommes à la guerre :

Petr., 124, 280: *has erumpit furibundo pectore uoces
sumite nunc gentes accensis mentibus arma*

« Dans le déchirement de sa poitrine ulcérée, elle déverse ces paroles
'Emparez-vous maintenant des armes, Citoyens, le cœur plein de colère'. »

La traduction est évidemment difficile, impossible mot à mot pour cet emploi transitif du verbe (*erumpit uoces*), qui relève d'un emploi rare, signifiant « faire sortir en éclatant, en brisant ». La métaphore dit l'explosion qu'entraîne l'épanchement du discours de Discorde, et en souligne la violence.

2.5. Quand dire c'est « placer, poser, ajouter, prendre ou rendre » un propos : *ingero, adstruo, adicio, suscipio, addo, reddeo*

S'il est délicat d'identifier une notion vraiment cohérente, susceptible d'englober ces verbes pour les désigner ensemble, ce petit groupe présente néanmoins une certaine unité sémantique : tous donnent à voir le propos qu'ils introduisent comme un objet que l'on place, que l'on lance, que l'on prend, que l'on ajoute, que l'on rend *etc.*, au sein d'interactions entre personnages. Tous sont bien connus, y compris dans leurs emplois langagiers, atténuant par-là l'intensité de leur valeur métaphorique. Il semble néanmoins que la métaphore reste encore perceptible dans leurs emplois langagiers car tous sont simultanément bien attestés dans le domaine du concret, et n'en viennent à introduire un discours que par un glissement, comme nombre de cas traités ici. Sans doute partagent-ils aussi une dimension supplémentaire, qui procède notamment de la valeur des préverbes dont ils sont affublés : des valeurs spatiales et/ou temporelles qui, dans le cadre d'un échange dialogal, indique l'ordre de parole des interlocuteurs.

À vrai dire, ce n'est pas tout à fait le cas pour *ingero* « placer sur/dans, lancer contre » que les romanciers emploient pour désigner des éléments concrets, comme, par exemple du petit bois que l'on place sur un feu : *cassis harundinibus ingestis* (Petr., 136, 11). Or, le terme peut introduire simultanément des mots, des paroles. L'exemple

¹² Le corpus lemmatisé et étiqueté du LASLA, exploitée par le logiciel Hyperbase, en dénombre 115 occurrences sur sa base LATIN2.

suivant semble jouer de façon comique, sur cette double valeur du verbe : lors du naufrage de leur navire, les personnages entendent un bruit insolite (*audimus murmur insolitum*), qu'ils interprètent comme le rugissement d'un fauve (*beluae gemitum*) avant de découvrir l'origine du vacarme : *persecuti igitur sonum inuenimus Eumolpum sedentem membranaeque ingenti uersus **ingerentem*** (Petr. 115, 2) « en suivant le son, nous découvrîmes Encolpe, assis, devant un immense parchemin qu'il recouvrait de ses vers ». Par cette expression, ce sont bien des mots qui sont « placés » sur le parchemin, à l'écrit, puisque Eumolpe semble être donné à voir en train de composer son poème, cependant qu'il est clair que ses vers sont en même temps bruyamment déclamés : la formulation semble ainsi jouer simultanément sur le sens abstrait, oral, du verbe. Car de façon commune, le verbe désigne un simple un propos que le locuteur lance à son interlocuteur, au DD :

Petr., 36, 7 : **ingerebat** nihilo minus Trimalchio lentissima uoce : *Carpe carpe !*

« Trimalchion ne lui **lançait** pas moins, d'une voix lente : 'Tranche, tranche !' »

De la même façon, on retrouve dans cette catégorie un dérivé de *struo* : **a(d)struo**, qui signifie, au sens concret « bâtir contre, ajouter, munir » d'où, sur le plan du langage « ajouter, prouver, garantir ». On ne reviendra pas ici sur la valeur concrète de « confectionner » un propos, mais sur la nuance liée au préverbe (*ad*)*struo* « bâtir contre », « s'appuyer contre quelque chose », d'où « ajouter ». De sorte que dans un contexte langagier, le verbe implique une chronologie dans la représentation des événements dénotés, pour désigner, par exemple, une parole qui s'ajoute au geste : *haec etiam blanditiis astruit : Mi mellite, mi marite, tuae Psychae dulcis anima* (Apul., 5, 6) « à ses caresses, elle ajoute encore ces mots : 'Mon miel, mon mari, le doux cœur à ta Psyché' ».

Le plus souvent, la parole s'ajoute d'ailleurs à d'autres paroles, et le verbe désigne l'enchaînement des répliques. C'est le cas pour les dérivés de **iacio** « jeter, lancer » avec la forme **adicio**¹³, employée à quinze reprises dans les romans, le plus souvent pour ajouter une parole à la suite d'une autre, de façon très simple : *et adiecit ego te o Luci meis istis manibus educaui ...* (Apul., 2,3) « Et elle ajouta : 'Lucius, de mes propres mains je t'ai élevé...' », connotant parfois une certaine véhémence, comme dans cette courte occurrence : *ultimo etiam adiecit Canis !* (Petr. 74, 9) « Il ajouta, finalement : 'Sale chien !' » où

¹³ De même que *subicio* est employé, à plusieurs reprises parmi ses 12 occurrences, pour introduire un DD : *Ad haec ego risum subicio benigne inquam et prospicue Demeas meus in me consuluit* (Apul. 1,21) « À cela, j'ajoute dans un rire : 'Mon ami Demeas a veillé sur moi avec une prévoyante bonté...' »

ce dernier mot, *canis*, est dramatisé par le dispositif introducteur du DD et son verbe, *adiecit*, qui succède à un passage de DI.

Le même mécanisme fonctionne pour **addo**, employé au sens d'« ajouter » « appliquer », dont le corpus offre nombre d'occurrences, relevant ou non du langage. Il s'agit, par exemple, d'une fête, où la musique ajoute de la joie : *adiuit hilaritatem [...] cymbalistris (Petr., 23,2)*, ou de pierres qui ajoutent à la surcharge de l'âne *lapidibus additis ... (Apul., 7, 17) etc.*, cependant que le lexème fonctionne naturellement comme un *uerbum dicendi*, dans l'introduction d'une parole au DD : *et arridens addidit quousque ergo frustra pascemus inigninum istum (Met., 7, 20)* « et il ajouta en ricanant : 'combien de temps nourrirons-nous donc pour rien cette salamandre ?' ».

De tels verbes dénotent ainsi des gestes du quotidien que la narration emploie pour structurer les échanges langagiers : **suscipio** « prendre par dessous, recevoir, accueillir », désigne, dans la sphère langagière, la parole que l'on prend, en réponse de celle qu'on accueille, dans des expressions qui structurent clairement les tours de parole des dialogues mis en scène :

Apul., 9, 22 : *hactenus adhuc anicula garriente **suscipit** mulier beatam... !*
« La petite vieille n'avait pas fini de jacasser, que la femme **reprend** : 'Elle est bien chanceuse, celle-là... !' »

Apul. 5, 10 : *At ego misera primum patre meo seniore mari sortita sum ... **Suscipit** alia ego uero mari articulari etiam morbo complicatum ... sustineo ...*

« 'Alors que moi, malheureuse, mon père m'a trouvé un mari, plus vieux que lui...' L'autre **reprend** : 'Et moi alors ! Je supporte un mari plié et courbé par la goutte...' »

Tandis que **reddeo** « rendre », permet à Eumolpe, de retourner mot pour mot une menace que son jeune disciple lui a faite : *Reddidi illi uoces suas aut dormi, aut ego iam patri dicam. (Sat., 87,9)* « je lui rendis sa réplique : 'soit tu dors, soit c'est moi qui le dis à ton père maintenant' ». Après tout, les mots se « donnent »¹⁴ ou se « rendent » avec naturel dans la narration romanesque.

2.6. Quand dire c'est agir sur son destinataire : **permulceo, uexo, incito**

Certains verbes n'en viennent à introduire la parole que dans le cadre de locutions plus larges, par le recours à un lexique métalangagier¹⁵. Ce sont des expressions qui relèvent étroitement de la dimension pragmatique des interventions, et qui ont en commun le fait de pointer

¹⁴ Petr., 121,100 *Haec ubi **dicta dedit***

¹⁵ Voir J. DALBERA, 2024.



spécifiquement l'effet que cherche à susciter le locuteur, par sa parole, sur son destinataire.

De façon agréable, **permulceo**, signifie « toucher doucement, caresser, palper, d'où, au sens moral adoucir, apaiser, calmer ». Or c'est là visiblement un verbe qu'Apulée aime à associer à la parole et au récit. C'est la fonction même qu'il confie à son roman tout entier, explicitement affirmée dès la première phrase du prologue :

Apul. 1, 1: *At ego tibi sermone isto Milesio uarias fabulas conseram auresque tuas beniuolas lepido susurro permulceam...*

« Eh bien moi, dans cette conversation milésienne, je vais entrelacer pour toi des fables variées et **caresser** ton oreille bienveillante d'un agréable murmure... »

Permulceam désigne évidemment une caresse métaphorique dont l'instrument, l'agréable murmure (*lepido susurro*) n'est autre que la voix, et la parole narrative. À peine plus loin dans le texte, un personnage, Aristomène réactive la métaphore, lorsqu'il dit « reconforter [son ami] avec des histoires » (*permulceo fabulis* (1,7)), comme il l'a fait plus tôt, avec un bain et un repas ; le pauvre Socrate avait bien besoin de ce réconfort, tout comme Psyché d'ailleurs, désespérée, que le dieu Pan veut apaiser par son discours, cette fois clairement introduit, au DD, par ce même verbe, dans une locution similaire :

Apul., 5, 25 : *Hircuosus deus ... permulcet uerbis lenientibus Puella scitula...*

« Le dieu bouc ... la **réconforte** par ces paroles apaisantes : 'Belle demoiselle...' »

À l'inverse, la parole est employée de façon brutale, à dessein, pour bousculer ou violenter l'interlocuteur. C'est le cas, avec le verbe **uexo** « maltraiter, faire souffrir, secouer, tourmenter ». Le verbe ne laisse pas de doute, en effet, sur la violence qu'il dénote, comme l'attestent ses autres valeurs d'emploi sous la plume de Pétrone ; *uexo* s'emploie pour désigner une blessure physique ou morale, par le feu : *uexat cubitum ipsa stipite ardenti...*(Petr., 136, 2) « elle se brûle le coude sur un tison ardent ... », par une morsure : *non dubitauit crus meum serrato uexare morsu* (Petr., 136, 4) par la torture même : *Plane seruum ... tormentis uexatum pluribus* (Apul., 7, 2) « Naturellement l'esclave, avait été livré le lendemain à la torture ... », pour aller chercher les cas les plus graves. Or c'est par cette apostrophe qu'Encolpe cherche à blesser, à humilier son « interlocuteur », dans cette invective pour le moins scabreuse, puisqu'il s'adresse à une partie récalcitrante de son anatomie :

Petr. 132, 9 : *hac fere oratione contumacem uexaui quid dicis, inquam, omnium hominum deorum pudor ?*



« **j'accablai** le contumace de ces termes humiliants : 'qu'as-tu à dire, honte des dieux et des hommes ?' »

De la même façon, les mots sont employés pour « exciter » ses destinataires, les galvaniser, comme dans cet appel au meurtre introduite par le verbe **incito** : *Vnus denique... his adfatibus et ceteros incitabat heus pueri...* (Apul. 3, 5) « L'un d'eux, enfin ... les excitait avec ces mots : 'Hardi les gars...' ». L'expression qui introduit ici un Discours Direct, connaît cinq autres emplois dans le corpus, qui n'ont rien de langagier : il s'agit d'amants qui « excitent leur plaisir » : *incitantes libidines* (Apul., 2, 17), ou de la fugitive, qui ranime le galop de Lucius changé en âne : *ad cursum rursum incitat* (Apul., 6, 27).

Enfin, le corpus présente un emploi du verbe **accipio** « recevoir, accueillir », qui, dans le cadre spécifique d'une locution, introduit de fait les paroles d'un personnage : la femme adultère, qui reçoit son mari (*maritum accipit*) par des propos acerbes (*aspero sermone*) :

Apul. 9, 5 : *introeuntem maritum aspero sermone accipit sicine uacuus et otiosus insinuatis manibus ambulabis ...*

« Elle **accueille** son mari qui entrait avec ces propos acerbes : 'c'est comme cela que tu te promènes à ne rien faire, oisif... ?' »

Il est évident que ce verbe *accipio* « prendre, recevoir etc. », comme les précédents n'ont rien de *uerba dicendi*, et ils n'introduisent le dire que dans le cadre de certaines locutions, lorsqu'ils régissent des compléments dénotant explicitement la parole (*sermone, adfatibus, oratione, uerbis*). Mais de telles associations lexicales relèvent de l'inventivité des écrivains qui cherchent à souligner, par ces emplois métaphoriques, la valeur illocutoire de l'énoncé, pointant qu'il ne s'agit pas seulement de dire, mais de faire avec des mots : de caresser, d'exciter, de violenter, ou de recevoir celui à qui l'on s'adresse.

On présentera enfin un dernier champ métaphorique, sensiblement différent, et que le texte des métamorphoses semble amener naturellement : il s'agit de l'animalisation des humains et de leur langage.

3. L'ANIMALISATION DES VOIX HUMAINES

Par son titre même, le corpus des *Métamorphoses* semble prédisposé à la métaphore animale. Les occurrences de ce type sont pourtant peu nombreuses dans le domaine du dire, sans doute parce que les hommes transformés en animaux sont privés de leur faculté de parler, leur *copia dicendi*. On rencontre néanmoins quelques expressions, qui

visent à animaliser (à caricaturer) les personnages, que la parole ou les cris, assimilent à des animaux¹⁶.

En fait de personnages, il s'agit d'ailleurs parfois de divinités, car le vocabulaire latin animalise jusques aux Dieux. Ainsi l'on voit Jupiter, transformé en taureau, qui en adopte l'élocution : *quodsi uere Jupiter muguit in bouem* (Apul., 6, 29) « si vraiment Jupiter a mugit sous l'aspect d'un bœuf ». Si le verbe *mugire* ne laisse pas de doute sur l'animalisation de la parole, il ne s'agit pourtant pas forcément d'une métaphore, car la métamorphose du dieu a peut-être également transformé sa parole en un véritable cri animal.

En revanche, Vénus, rongée de colère et de jalousie semble se métamorphoser à travers cette formule qui l'égratigne : *Venus ... maxime boans Honesta, inquit...* (Apul. 5, 29) « Vénus ... beuglant autant qu'elle le peut : c'est du propre ! dit-elle... »¹⁷, où le verbe au participe semble souligner ses accents bestiaux. À vrai dire, *boo* n'a pas de lien lexical avec le substantif *bos*, *bouis*. Ernout-Meillet signale que le verbe latin, archaïque et poétique, est emprunté au grec βόω, et que seule l'étymologie populaire « le fait dériver à *boum mugitibus* ». Dans le corpus, le verbe désigne d'ailleurs uniquement des voix humaines, tonitruantes, mais jamais le cri des bovins. Néanmoins, cela n'exclut pas la dimension métaphorique d'un tel emploi, dès lors que le locuteur latin y perçoit, à tort ou à raison, un lien sémantique avec l'animal ; or, l'étymologie proposée par Varron¹⁷ dans son *De Lingua Latina* atteste clairement que le terme est ainsi ressenti par les Latins.

De façon sans doute plus fragile, et toujours à l'endroit de Vénus, on peut se demander si la dimension bovine n'est pas relayée par une autre métaphore, ovine cette fois, dans le cadre d'une construction syntaxique similaire :

Apul., 6, 7 : *tunc ouans ilico comitante etiam Mercurio Venus caelo demeat eique sollicita serit uerba Frater...*

« Alors Vénus, criant de joie, descend immédiatement du ciel avec Mercure qui l'accompagne, et minutieusement, elle enchaîne ces propos : 'Mon frère...' »

Le verbe **ouans** (*ouare*) est particulièrement frappant ici, en ce qu'il semble constituer le pendant de *boans*, pour désigner une Vénus

¹⁶ Pour l'ensemble de ce paragraphe, voir J. DALBERA (2022).

¹⁷ Varr. *L.*, 7, 104 : *Multa ab animalium uocibus tralata in homines, partim quae sunt aperta, partim obscura ... Minus aperta, ut ... Ennii a uitulo: Tibicina maximo labore mugit. Eiusdem a bove: Clamore bovantes.*

« bêlant »¹⁸. Rien n'est moins sûr cependant. Ernout-Meillet signale que l'étymologie proposée par Bréal *ouo* « immoler une brebis pour la cérémonie du petit triomphe » ne semble pas justifiée : *ouare* a le sens de « pousser des cris de joie » et non de « bêler ». Il faut bien admettre que le parallélisme *boans* - *ouans* qui faisait de Vénus une pécore, avait de quoi séduire, mais il reste impossible d'établir que les locuteurs latins pouvaient le ressentir ainsi.

Revenons donc à nos bovins, car, à l'inverse, cette métaphore est très présente dans le corpus, et le verbe *boare* décrit fréquemment un personnage qui hurle :

Apul., 9, 20 : *tunc Myrmex ... repandit fores et recipit etiam tunc fidem deum **boantem** dominum...*

« Alors, Myrmex ... ouvrit la porte et reçut son maître qui **réclamait à grands cris** l'aide des dieux... »

Il y a sans doute, dans le volume élevé de la voix, un pivot du transfert métaphorique ; mais il est frappant de voir que le verbe est employé précisément lorsque Lucius, changé en âne, veut parler comme un humain : or ce n'est ni une parole articulée qu'il prononce, ni même un hennissement d'âne (le terme existe ailleurs dans le récit). Lucius beugle un début de phrase, qu'il n'a plus la possibilité de prononcer comme un homme¹⁹ :

Apul. 7, 3 : *Volui dicere Non feci, et uerbum quidem praecedens semel ac saepius inmodice clamitavi sequens uero nullo pacto disserere potui sed in prima remansi uoce et identidem **boau** non non !*

« Je voulus m'écrier : 'Non, ce n'est pas moi', mais si à une et plusieurs reprises, je réussis à émettre le premier mot dans un énorme éclat de voix, il me fut tout à fait impossible d'articuler la suite : j'en restai toujours sur cette première syllabe, et **je beuglai** : 'Non, non !' »

Le verbe dit à la fois le fort volume sonore, mais aussi l'animalité, le caractère dégradé de cette parole qui n'est plus humaine...

La métaphore bovine revient par ailleurs, sous la forme de substantifs, pour décrire le héraut qui crie ses messages, en un « beuglement sonore » *amplo boatu* (Apul. 3, 3), tandis que le terme de *mugitus*, désigne l'expression d'une colère, qu'un mari jaloux ne peut exprimer qu'intérieurement : *tacitos secum mugitus iterans* (Apul., 9, 21) « étouffant en lui-même d'incessants mugissements ». L'animalisation métaphorique de la parole humaine passe ainsi par l'emploi de plusieurs substantifs : *mugitus*, *boatu*, et bien plus

¹⁸ Bien souvent, sous la plume d'Apulée, le verbe de dire conjugué est précédé d'un participe présent, caractérisant la modalité ou les modulations de la parole à venir au DD. Cf. J. DALBERA (2024 : 517-518).

¹⁹ Cf. F. BIVILLE (2019 : 44), à qui nous empruntons cette traduction.



largement, par le déploiement d'un vaste un réseau lexical, de substantifs masculins en *-tus*, *-tūs*, de la quatrième déclinaison²⁰. Les voix animales sont ainsi désignées à travers ces termes concordants : *mugitus*, donc, « beuglement », *boatus* « mugissement », mais aussi *latratus* « aboiement », *ruditus* « braiement », *hinnitus* « hennissement », *gemitus* « gémissement », *fremitus* « grondement », *gannitus* « gazouillement ». À l'évidence, Apulée prend plaisir à déployer ce réseau lexico-sémantique, mais il n'y a là rien de métaphorique tant que les termes dénotent le cri des animaux. Or, le cas est différent, lorsque certains que ces termes sont appliqués à des hommes : le récit fait ainsi entendre le mugissement féroce de Thrasyléon, déguisé en ours : *obnixo mugitu et ferino fremitu* (Apul. 4,21) « mugissant et grondant comme une bête sauvage ». Mais l'imitation du locuteur masquant sa voix comme son apparence, est volontaire, de sorte qu'il n'y a là aucune métaphore.

En revanche, c'est bien d'une métaphore qu'il s'agit lorsque la narration emploie le même substantif, ***gannitus***, tant pour désigner le pépiement des oiseaux qui batifolent en un « gazouillis sonore » : *gannitu constrepenti* (Apul., 6, 6), que les voix de couples amoureux. Le terme désigne les « bavardages nocturnes » *nocturni gannitus* (2,15) de Lucius et de la belle Photis, comme ces « tendres paroles » *dulces gannitus* (10, 22) amoureusement chuchotées par une grande dame, à l'oreille de Lucius changé en âne, lors de leur nuit d'amour. Les frontières sont alors bien minces entre les humains et les animaux, et c'est sans doute en français l'emploi du terme *roucouler* (le verbe plus que le substantif) qui permet de désigner le fait de vivre un bonheur amoureux ; le substantif latin *gannitus* est plus précisément tourné vers le dire et désigne, métaphoriquement une action langagière²¹.

Le corpus présente enfin le terme ***ululatus*** « ululement », qui s'applique aux hommes comme aux bêtes. Sa formation sur une onomatopée suggère une origine animale et par là un emploi métaphorique, que le contexte actualise clairement ici :

Apul., 6, 27 : *Et occipit statim **clamosis ululatibus** auxilium ualidioris manus implorare*

« Et en plus, elle se mit à **pousser des cris d'orfraie** pour réclamer main forte ». (O. Sers)

Ululatus renvoie aux cris que pousse la vieille dame chargée de surveiller Lucius, dont il est dit à la ligne précédente qu'il ne peut

²⁰ Cf. M. FRUYT (2019), qui consacre une étude approfondie à ces termes.

²¹ Ernout-Meillet signale que *gannio* « japper, glapir » se dit des chiens et des renards, des femmes en rut chez Juvénal et signifie par affaiblissement « bavarder », « assommer de bavardages (Gaffiot).



échapper aux 'yeux de milan (*anus **miluinos** oculos effugere potui*), comme si la métaphore/métamorphose animale en oiseau de proie avait déjà commencé. La voilà qui crie comme un oiseau *clamosis ululatibus*, qu'avec une certaine justesse, Olivier Sers traduit par « des cris d'orfraie ».

CONCLUSION

Ce parcours dans l'univers romanesque latin aura permis d'identifier, au sein du vaste champ lexico-sémantique de dire, les principales matrices métaphoriques à l'œuvre dans ce domaine. Leur nombre et leur variété témoignent de la richesse de la langue comme de l'inventivité des écrivains et de leur goût d'innover.

La nature des métaphores employées nous éclaire au passage sur la conception que les Anciens se font de la parole, et notamment de sa valeur pragmatique : le discours est représenté comme un objet que l'on façonne et que l'on adapte aux enjeux conversationnels, dont la verbalisation constitue un acte de langage, pleinement inscrit au sein d'une chaîne d'interactions, et dont la force illocutoire est manifeste.

Par leur variété, les exemples abordés incarnent différents degrés de métaphorisation des expressions forgées : des clichés entérinés de longue date par la langue, et ainsi invisibilisés, des métaphores usuelles, relevant de l'usage commun, qui affinent et rehaussent néanmoins le récit, des inventions poétiques originales, voire stupéfiantes, qui passeront, ou non, à la postérité.

REFERENCES

BIVILLE, Frédérique, 2019, « L'univers sonore des Métamorphoses », in : J. Dalbera & D. Longrée (dir.), *La Langue d'Apulée dans les Métamorphoses*, Paris, L'Harmattan, 35-51.

BIVILLE, Frédérique, 2021, « Le bestiaire des voix humaines », *Magna voce. Effets et pouvoir de la voix dans la philosophie et la littérature antiques*, Garnier, 277-293.

DALBERA, Joseph, 2020 (a), *Apulei Metamorphoseon : Index verborum, Liste de fréquence*, coll. Alpha-Omega, Hildesheim, Zürich, New York, Olms-Weidmann.

DALBERA, Joseph, 2020 (b), *L'imbrication des voix dans la narration romanesque latine. Outils pragmatiques et informatiques*, mémoire d'HDR soutenu à l'Université de Corse.



DALBERA, Joseph, 2022, « Voix humaines et voix animales dans les *Métamorphoses* d'Apulée », in : N. Correard (ed.), Publications de LAMo, coll. « Agrégations », <https://lamo.univ-nantes.fr/Animaux-et-voix-animales-dans-les-Metamorphoses-d-Apulee>.

DALBERA, Joseph, 2024, « Verbes introducteurs et stratégies d'introduction du Discours Direct dans la narration romanesque latine », in : C. Cabrillana (ed.), *Recent Trends and Finding in Latin Linguistics*, De Gruyter, 503-519.

FRUYT, Michèle, 2019, « Apulée et la créativité lexicale : le suffixe *-tus, -tūs'* », in : J. Dalbera & D. Longrée (dir.), *La langue d'Apulée dans les Métamorphoses*, Paris, L'Harmattan, 181-201.

GAVOILLE, Laurent, 2015, « *Contendere* : polysémie et construction multiple », *Revue de linguistique latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)* n°11, Sorbonne-Université. En ligne : <https://hal.sorbonne-universite.fr/REVUE-CENTRE-ERNOUT-11>

THOMAS, Jean-François, 2015, « De la narration au discours rapporté dans l'épopée : le cas de l'*Énéide* », *Revue de linguistique latine du Centre Ernout (De Lingua Latina)* n°10, Sorbonne-Université. En ligne : <https://hal.sorbonne-universite.fr/REVUE-CENTRE-ERNOUT-10>

